

ALFRED DELVAU

LES DESSOUS DE PARIS

ÉDITIONS LURLURE
6 CHEMIN DES POISSONNIERS
14000 CAEN

lurlure.net

ISBN 979-10-95997-07-8

© Éditions Lurlure, 2017, pour cette édition

Couverture : photographie agence Rol/Source BnF

NOTE DE L'ÉDITEUR

Notre édition ne reproduit pas dans son intégralité l'édition originale des Dessous de Paris parue en 1860 chez Poulet-Malassis et De Broise.

Le texte "À propos de deux plongeurs de l'océan Parisien", un essai assez long sur les œuvres de Gérard de Nerval et la vie d'Alexandre Privat d'Anglemon, est le fruit de deux textes qu'Alfred Delvau avait d'abord publiés séparément. Tel, cet essai, par son ampleur, s'insérerait malaisément à l'ensemble des Dessous de Paris. Nous ne le donnons que partiellement.

A. Delvau, grand érudit, a truffé ses écrits de références — mythologiques, littéraires, historiques —, de citations — d'écrivains ou de poètes, dont il mentionne rarement les noms — et fait souvent allusion à des personnalités — comédiens, peintres, dramaturges — connues à son époque, plus ou moins oubliées aujourd'hui. Un appareil critique était donc nécessaire à une nouvelle édition. Nous avons cependant voulu le limiter à ce qui nous semblait le nécessaire à la bonne intelligence du texte.

Enfin, nous nous sommes permis de rétablir, par endroits, une ponctuation flottante.

DÉDICACE

Cher Nadar,

Tu m'as offert si souvent et de si bonne grâce le rameau d'or qu'on est forcé d'avoir toujours à la main dans cet Enfer social qui s'appelle Paris,

Tu as été si souvent pour moi un *petit manteau bleu* intelligent et discret,

Que je croirais manquer à tous mes devoirs en n'avouant pas ici, bien haut, tout ce que je te dois.

Tu as fait envers moi des effets de poche — permets-moi de faire envers toi un effet de cœur.

J'ai le cynisme de la reconnaissance.

A.D.

CE QU'ON APPELLE, JE CROIS, UNE PRÉFACE

Il y a, dans cette ville d'élégants qui a nom Paris, une notable quantité d'heureux et d'heureuses qui naissent, vivent et meurent dans une atmosphère ouatée sur toutes les coutures et qui, de cette façon, ignorent les heurts douloureux, les chocs pénibles, les courants d'air désagréables, les bruits malsonnants et les odeurs malsaines...

Ces heureux et ces heureuses, millionnaires ou bourgeois, descendants des Montmorency ou des Jérôme Paturot¹, s'extériorisent très peu et se confinent volontiers dans les délices de l'*at home*, du *Gemütlichkeit*², du

1. Jérôme Paturot est le héros de plusieurs livres de l'écrivain Louis Reybaud (1799-1879) aux titres éloquentes : *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale* (1846); *Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des républiques* (1848); *Le Baron de Paturot à la recherche de la meilleure des monarchies, par un républicain du lendemain* (1849).

2. Expression intraduisible en français décrivant un état d'âme ressenti comme du bien-être.

chez-soi — sans le moindre souci des neiges, des bises et des misères du dehors.

C'est une existence charmante, certes, que cette existence-là, et je me la suis souhaitée pour ma part assez souvent — à l'approche du jour de l'an.

Ah la belle vie, monsieur ! C'est le rêve de Don Papalamiendo, le bachelier de Salamanque³. Avoir une bibliothèque de vieux livres, une cave de vieux vins, une compagnie de vieux amis ! Avoir une femme honnête qui fait semblant de vous aimer tant que vous êtes jeune, qui a soin de vous dans votre vieillesse et qu'on enterre proprement lorsqu'on lui survit ! Puis des bambins joufflus et roses, qui vous tirent la barbe quand vous en avez, qui vous grimpent aux jambes quand vous n'avez pas la goutte et qui vous appellent *papa* — comme s'ils en étaient bien sûrs, les chers et terribles innocents ! Puis le chat familier, qui fait sur vos genoux des rêves couleur de souris, et le chien, non moins familier, qui vous regarde de temps en temps de son œil doux et tendre, intelligent et dévoué — ce qui ne l'empêche pas le moins du monde de songer aux perdrix de l'an passé et aux cailles de l'année prochaine ! Puis, encore, les souvenirs de jeunesse qui neigent sur votre cœur — parfums enivrants ! — et les espérances de l'âge mûr qui neigent sur votre esprit — senteurs mélancoliques ! Puis, enfin, les travaux choisis, les études préférées, les occupations sereines, les inquiétudes bénies, les lettres à lire et les lettres à écrire, les ingrats à oublier et les dévoués à aimer, les vaillants à

admirer et les désespérés à consoler — tout un monde de devoirs charmants et de plaisirs austères !

Quand on vit de cette vie-là, on ne se mêle que très rarement à la foule et l'on a des habitudes et des distractions bien différentes des siennes. Ainsi, on recherche avec empressement, on lit avec curiosité les livres de voyages où se trouvent des descriptions de pays, de mœurs et de costumes qui paraissent étranges et intéressants — parce que ce ne sont pas nos pays, nos mœurs et nos costumes.

On n'est pas fâché de faire quelques milliers de lieues au coin de son feu, les pieds sur les chenets, entre la dernière tasse de thé et le premier bâillement — et l'on serait bien scandalisé contre l'écrivain qui essaierait de vous prouver que les sauvages en casquette et en bourgeron bleu qui passent dans votre rue en sifflotant quelque refrain obscène ou idiot, sont tout aussi curieux à observer que les Orang Laut de l'archipel malais ou que les habitants de la province du Khorazan.

Les hommes, d'ordinaire — je parle de cette honorable classe de citoyens qui a pignon sur rue et rentes sur le Grand Livre — aiment assez à se nourrir l'imagination de récits hyperboliques qui ont fait un chemin du diable avant d'arriver jusqu'à eux. Ils sont convaincus que les voyages bonifient ces histoires comme ils

3. Personnage du conte de Voltaire *Histoire de Jenni ou L'athée et le sage* (1775).

bonifient certains vins : ils boivent plus volontiers des récits *retour de l'Inde*. C'est le même sentiment qui leur fait préférer les confitures de goyaves aux confitures de cerises — parce que les cerises ont la simplicité de pousser sur les cerisiers de Montmorency alors que les goyaves ne se récoltent qu'aux Antilles. Cela les *change*, en effet — pour parler leur langage. Mais les confitures de cerises sont et seront toujours préférables — et de beaucoup.

Ils ne sont pas fâchés, non plus, d'apprendre qu'il y a, vers le Groenland, des banquises de deux cents à trois cents lieues sur lesquelles il ne pousse rien, — pas même des patins — et, vers l'équateur, des déserts de sable d'autant de lieues que les banquises où l'on ne rencontre personne — pas même un verre d'eau. Cela fait un aimable contraste avec les plaines de la Beauce et les pâturages de la vallée d'Auge. Et puis, cela les change un peu de leurs petites averses parisiennes qui font lever les petits pois et de leur petit soleil d'opéra-comique qui fait pousser les asperges.

La pluie a du bon, cependant — en dehors des rhumes — et je lui reconnais pour ma part quelques qualités que j'aurais de la peine à reconnaître aux moustiques, aux maringouins et aux cancrelats. Le soleil non plus n'est pas désagréable et les représentations qu'il donne chaque année à notre bénéfice ne manquent pas de charmes — quoiqu'il soit un peu éreinté et d'âge à céder son rôle à un autre soleil plus jeune et plus vif.

C'est à cause du plaisir qu'ils me procurent l'un et l'autre que je veux essayer d'attirer l'attention sur les choses et les gens qu'il éclaire et qu'elle arrose. C'est à cause de l'intérêt que je trouve à Paris que je veux appeler sur lui l'attention des Parisiens — au détriment de Calcutta, Bénarès, Tombouctou, du cap York, de Mexico ou autres Guatemala.

Je ne dis pas, remarquez-le bien, qu'il est absolument inutile de savoir ce qui se passe chez nos voisins — bien que ce soit de la curiosité déplacée.

Certes, il est bon de connaître la couleur et la grandeur de la feuille de figuier que mettent ou ne mettent pas les Tahitiennes; bon aussi de savoir à quelle sauce se mangent mutuellement les Caraïbes ou les Malaisiens; bon aussi de savoir comment se marient ou ne se marient pas les naturels de la baie d'Hudson ou les habitants du royaume de Siam; bon aussi de savoir mille autres choses qui nous ont été révélées par ces nombreux voyageurs, officiels ou fantaisistes, qui s'appellent Colomb, Cortez, Pizarre, Cabral, Humboldt, Basil-Hall, Ross, Parry, Francklin, Bulloch, Jacquemont, Delegorgue, Watterton, Bougainville, Cook, Lapérouse, Marion, Baudin, Freycinet, Duperrey, Dumont d'Urville...

Mais ne serait-il pas bon aussi de savoir comment naissent, vivent, mangent, aiment et meurent les Caraïbes et les Peaux-Rouges de Paris?

Vous aurez beau faire, comme le capitaine Cook, plus de vingt mille lieues de mer — c'est-à-dire trois fois la

circonférence de la Terre — vous n'en serez pas plus avancé pour cela si vous ignorez ce qui se passe dans la ville où vous êtes né et où vous revenez mourir.

Puisque vous avez le goût des entreprises hasardeuses et des aventures étranges, sortez de chez vous et embarquez-vous résolument sur cet océan Parisien où, à de certaines profondeurs, les monstres s'agitent et se démènent en des convulsions sinistres — pêle-mêle avec les perles et les coraux; quand vous reviendrez à la surface pour prendre votre souffle et éviter l'asphyxie, peut-être qu'alors vous ne songerez plus à explorer d'autres mers : celle-là suffira à vos explorations...

Elle suffit aux miennes. Je ne suis pas né pour rien en pleine truandaille — c'est-à-dire en plein faubourg Marceau. J'y retourne sans cesse d'instinct — comme les libellules retournent au-dessus des étangs d'où elles sortent, comme les papillons retournent sur les fleurs où ils ont vécu chenilles. Il y a des gens qui comptent quatre cents ans de noblesse : je compte, moi, quatre cents ans de roture parisienne. J'aime la ville qui sera ma tombe comme elle a été mon berceau. Le dessus est charmant — le dessous est horrible.

Je viens bien tard pour raconter mes impressions de voyages, pour signaler les verrues, les aspects boueux et malsains du Paris que l'on essaie d'habiller à neuf en ce moment. Je viens après Mercier, Restif de la Bretonne, Dulaure, Touchard-Lafosse⁴ — et surtout après Balzac, Gérard de Nerval et Privat d'Anglemon⁵, les plus cou-

rageux explorateurs qui aient été jusqu'ici. Mais enfin je viens comme je peux, à mon heure, après la moisson — pour ramasser les épis oubliés !

J'échouerais sans doute dans cette âpre besogne de raconteur, qui exige tant d'aptitudes diverses et qui devrait être faite par un écrivain assez bien doué pour posséder, en outre de l'extravagance de Spindler et de la mélancolie de Gérard de Nerval, le caprice de Wilhelm Hauff, la verve d'Hoffman, l'audace d'Edgar Poe, l'humour de Sterne et la puissance d'analyse de Balzac. J'échouerais, mais du moins j'aurai tenté — et il me sera tenu compte de cet effort. Si chacun essayait ainsi, on finirait bien par avoir, un jour ou l'autre, un portrait assez ressemblant de ce sphinx qu'on appelle Paris.

Et puis le livre est tiré, lecteur — il faut le boire...

4. **Louis-Sébastien Mercier** (1740-1814), auteur du *Tableau de Paris* (1781-1788); **Restif de La Bretonne** (1734-1806), auteur des *Nuits de Paris ou Le Spectateur nocturne* (1788-1794); **Jacques-Antoine Dulaure** (1755-1835), auteur d'une *Histoire physique, civile et morale de Paris depuis les premiers temps historiques jusqu'à nos jours* (1825); **Georges Touchard-Lafosse** (1780-1847), auteur d'une *Histoire des environs de Paris* (1837).

5. Alexandre Privat d'Anglemonet a écrit deux ouvrages sur Paris, *Paris anecdote. Les industries inconnues* (1854) et *Paris inconnu* (1861), préfacé par A. Delvau. Voir le chapitre "À propos de deux plongeurs de l'océan Parisien".